Document généré le 24 avr. 2024 21:33

ETC

Le grand cirque

Isabelle Lelarge

Numéro 60, décembre 2002, janvier–février 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35301ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Lelarge, I. (2002). Le grand cirque. *ETC*, (60), 4–4.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'Édifice Blumenthal, rue Sainte-Catherine, Montréal.
En ses murs, feus Véhicule Art, les Galeries Yajima, Gilles Gheerbrant, Michel Groleau, Lorraine Palardy, et de nombreux autres qui ont survécu.

ÉDITORIAL

Le grand cirque

ETC MONTRÉAL déménagera en mars 2003 de l'Immeuble Blumenthal de la rue Sainte-Catherine à Montréal, qui sera démoli pour laisser la place à un complexe culturel et administratif construit jusqu'en 2006 par le gouvernement du Québec, pour un budget qui totalise 281 millions. La Maison de l'Orchestre symphonique de Montréal, qui n'a toujours pas de chef, sera jouxtée, également, à l'édifice des conservatoires de musique et d'art dramatique du Québec. Et il y aura, aussi, la « Maison-des-nouveaux-fonctionnaires-dans-une-nouvelle-tour », le tout devant déboucher sur une agora de rêve et la « Maison/site-de-M. Simard-de-Spectra » qui ENFIN l'aura, sa place des festivals digne de la plus belle agora du monde. Et le tout brillera de tous ses feux télévisuels, pour que les Festivals de jazz et autres foires à touristes qui englobent tout, et qui bouffent tout, effacent jusqu'aux moindres recoins les traces de ce qui faisait au départ la vocation culturelle de cette partie du centre-ville.

Ainsi, donc, le gouvernement qui fait tant pour la culture (sic) vient de limoger plus d'une vingtaine d'organismes culturels de deux édifices du centre-ville pour laisser place à la grande culture, celle qui se prononce avec un grand C. Par grande culture, il est probable qu'on entende ce haut-lieu de la rentabilité financière culturelle, d'où les profits fusent de toutes parts.

En entier ou en partie, le mystère subsiste sur le sort qui sera réservé à la belle façade et même à l'édifice qui fut construit par l'École de Chicago. En entier ou en partie, selon les tendances actuelles du « raser peu ou pas le passé » et de ne conserver qu'une parcelle d'histoire pour se donner plus ou moins bonne conscience. J'ai peine à croire que tout ce chamboulement n'est atribuable qu'au seul homme Dutoit.

Et, au dehors, pendant ce temps des départs, les esprits s'échauffent et réclament que des promesses faites soient tenues sur la scène municipale et que le budget du Conseil des arts de Montréal soit réellement augmenté. Et pour rendre l'ensemble encore plus amer, il y a cette histoire de Biennale de Montréal qui devient de plus en plus difficile à avaler. Sous des dehors de délinquance douce, faussement hard, *avec ses allures de murs de ville bien graffités, la Biennale de Montréal a encore fait esclandre, et encore par la négative. Peut-on accepter des propositions esthétiques aussi conservatrices de la part d'un organisme qui devrait agir à titre de phare sur le plan de la présentation et de la responsabilité de faire dialoguer entre eux des arts actuels avancés ? Le choix du dessin en tant que discipline-locomotive de l'événement peut être reçu littéralement comme une gifle par ceux qui savent que l'orientation sur le dessin aurait dû être faite il y a au moins une douzaine d'années, quand les scènes internationales et locales en regorgeaient et qu'il était encore intégré à diverses pratiques artistiques. Comme le soulignait Jean-Claude Rochefort, dans un de ses comptes rendus de la Biennale (*Improvisation n° 2*), paru dans* Le Devoir, *le public québécois est gâté en termes de diffusion de bonnes expositions, ce qui rend la tâche plus ardue quand il s'agit de monter des événements. Mais depuis quand devrait-on cesser de s'inspirer d'une synergie commune ?*

Isabelle Lelarge